

Bref survol du paysage linguistique actuel: le français pourrait sembler aux abois. Présence étouffante de l'anglais, intérêt point négligeable pour les langues du nord...le français doit et se doit impérativement de prendre le pas. Qu'y faire, donc ?

Je vais prendre plusieurs voix: celle d'un ancien élève au profil bilingue français, celle de l'étudiant en littérature et linguistique françaises, celle du jeune enseignant de français pour les étrangers, voire celle de l'étudiant français, celle du, j'espère bien, futur étudiant en master et en doctorat français. Bon, du grand francophile, après tout.



J'aime le français. A la folie. Raison numéro 1 pour laquelle, en 2006, je passais, assez modestement, j'avoue, l'examen d'admission au profil bilingue (le seul, malheureusement) du Collège National « A.T. Laurian », de Botoșani. Clopin-clopant, assaillie de doutes et de questionnements, frustrée par les règles impitoyables de la grammaire ou bien par celles du schéma du discours, en faisant essai sur essai pour ciseler un langage encore pauvre ; mais j'avais les meilleurs professeurs pour me guider, les collègues pour me motiver, les concours et les olympiades pour me lancer des défis, et, jamais endormie, ma passion pour le français. Alors, en terminale, occasion de troubles et de mises en causes, je n'ai pas hésité : cela va être pour moi trois années d'étude à fond de la littérature et de la linguistique françaises et allemandes, auprès de l'Université de Bucarest. Et encore, pour l'admission, j'ai eu un grand avantage : en tant qu'ancien lauréat des olympiades nationales, j'ai été reçue directement à la section choisie. Les lectures, les professeurs, les projets, les volontariats, de nouveau les lectures, les partenariats francophones, les échanges avec mes chers collègues, la bourse Erasmus que j'ai eue en France, à Bordeaux, en deuxième année de licence m'ont formée, en exploitant mon savoir préexistant, en tant que spécialiste.

Cet été, j'ai réussi mes examens de licence ; au bout d'une année de débats, et combien furent-ils savoureux et jubilatoires !, avec mes deux directeurs de licence, j'exposais mon mémoire devant le jury. Leurs encouragements, et ma passion jamais estompée, m'ont fait aller plus loin. A présent je fais un master à double diplôme, en partenariat avec *l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales*, mention *Histoire et Civilisations* ; c'est un période extrêmement importante pour moi, car je suis en train de rassembler tous les papiers, en vue d'une candidature pour l'une des bourses du gouvernement Français. Je compte passer ma seconde année de master en France et d'y commencer un doctorat en théorie littéraire.

Assez pour les projets ; j'investis maintenant une bonne partie de mon énergie, toujours vers le français. Non pas que vers l'étude. Je suis volontaire au lectorat de français de la *Faculté de Langues*, j'ai de fréquentes collaborations avec l'Institut Français et les foires du livre, ainsi qu'avec la *Délégation Wallonie Bruxelles*, je vais, assez souvent, au cinéma *Elvire Popesco*, je visite la librairie francophone *Kyralina*. C'est source de plaisir, avant tout, le français. C'est

source de succès académique et de plaisir intellectuel. Débarrassez-vous vite de l'obsolète « ah, le français c'est que du Molière, du Racine, du Balzac ». Oui et non, mais doublé d'une présence et d'une fraîcheur que les auteurs contemporains entretiennent : aux mois de septembre, octobre, j'ai eu l'immense honneur d'être sélectionnée pour faire partie du jury national pour la première édition du *Goncourt Roumain*. 4 universités de Roumaine ont fait leur choix, parmi les 15 propositions, 15 livres d'auteur français, de l'Académie Goncourt. Au bout des discussions au sein du groupe de l'Université de Bucarest et du reste des établissements, des négociations avec des écrivains roumains et des entretiens avec des auteurs français, nous avons fait un seul choix ; le mien, je l'ai défendu dans une recension que j'ai eu la joie de voir accepter pour la publication dans la revue de l'Université. Le français est donc toujours en mouvement, intrigant, enrichissant.

Et, soyons sincères, il est aussi source de revenus : les grandes corporations, les centres de langues étrangères, les gens qui veulent améliorer leur niveau de langue, les revues et les bureaux de traduction, ils cherchent tous des personnes maîtrisant (très bien) le français. A bas donc, le mythe du philologue démuné.

Source d'amitiés, le français. Pendant la faculté, surtout pendant mon stage Erasmus, j'ai eu la chance de faire de très belles et inoubliables connaissances. A travers le français, des gens issus des pays les plus divers, ayant les préoccupations les plus (apparemment) incompatibles sont devenus des amis. Mon cas, d'ailleurs.



Outre les règles du « si conditionnel », de la « concordance des temps », bien plus que les cliché-ïques croissants, bonnets marins, vins et « frère Jacques », le français a su, dans mon cas, me procurer le succès académique, me faciliter des amitiés étroites, me garantir un revenu correct, et remplir mon temps libre d'activités jamais lassantes. *Ergo*, j'encourage tous les indécis, les encore hésitants, les sujets du « que faire ? », mais bien enthousiastes envers le français, à dire « oui, j'y vais ».